son gré les privilèges d'entrée, de sortie, d'achat et d'accaparement de denrées ; en sorte qu'il n'existe aucune liberté, ni de commerce, ni de propriété, et que pour deux ou trois maisons riches, la totalité des habitans est dénuée et pauvre.

D'autre part, les mœurs et les habitudes des premiers colons ont été une cause originelle de non succès et de ruine : soldats dans le principe, ou contraints de le devenir par leurs guerres avec les voisins, ces colons ont été conduits par la nature des choses à préférer une vie tour à tour agitée et dissipée, indolente et oiseuse, comme celle des sauvages, à la vie sédentaire, active et patiente des laboureurs anglo-américains. Aussi, lorsque dans ces dernières années, ceux-ci ont pu s'introduire dans les établissemens illinois, sur la rive gauche du Mississipi, leur industrie y a pris un tel ascendant, qu'en cinq ou six ans, ils sont devenus les acquéreurs et les possesseurs de la majeure partie des villages. Les anciens colons en détresse leur ont vendu à vil prix, comme au Poste Vincennes, leurs inutiles possessions. . . . D'autre part, le gouvernement espagnol, pour donner de la valeur à ses terres, ayant adopté la mesure de les concéder à des Américains qui se naturalisent, ces Américains supplantent, en commerce, en agriculture, en industrie, en activité, les colons français, qui se retirent peu à peu devant eux, et passent en Canada ou en Basse-Louisiane.

A l'extrémité des prairies, près du Mississipi, est le village de *Kas* ; il est tellement ruiné qu'il n'y reste pas douze familles canadiennes ; et cependant en 1764, le colonel Bouquet y comptait quatre cents têtes : en face, à l'autre bord du fleuve, était ci-devant *Ste. Geneviève*, assez gros village cité pour sa saline : le Mississipi, dans ses débordemens, l'a totalement balayé : les habitans se sont retirés à deux milles de là, sur des hauteurs, où ils vivent dans des maisons à pans de bois, chacun sur sa terre. . . . Au village de la Prairie du Rocher. on ne compte que dix familles, et celui de Cahokias ou *Caho*, n'a pas plus de quarante feux, au lieu de quatre-vingts qu'il avait en 1790. En face de Caho est St. Louis ou *Pancore*, ville ou bourg de soixante-dix maisons rassemblées, ayant un beau et inutile fort en pierre, de deux acres en superficie, avec seulement cinq ou six familles riches, sur cinq cents têtes blanches d'un peuple pauvre, indolent et fievreux. . . . . .

Quelques traits de la vie journalière des colons des deux peuples feront connaître les véritables raisons de ce dépérissement général des établissemens français sur les frontières de la Louisiane, et même du Canada,* comparé à l'accroissement non moins

---

* Au Fort Détroit, lorsque j'y passai, le plus grand nombre des Français parlait de se retirer sur le terrain du roi (Georges) plutôt que de se former au régime municipal et laborieux des Américains.